



QUAND MÊME

Français têtus ! Ames hautaines !
Ils refusent d'être Allemands !
C'est assez nous montrer éléments :
Forçons leurs fers ; rivons leurs chaînes !
Mettons un triple sceau d'airain
Sur leur bouche cadennassée ?

Forgeron, tu forges en vain :
On n'enchaîne pas la Pensée.

Alors, qu'une prison s'élève,
Porte bien close et mur bien haut !
Jetez-moi ces gens au cachot :
Ne laissez plus sortir le rêve !
C'est la force qui doit primer,
La force est la loi prussienne.

Géolier, ta geôle a beau fermer :
On n'emprisonne pas la Haine.

Mais la mort vient, race revêche,
Vois tu tomber tous tes aïeux !
Seize ans ont fermé bien des yeux !
Allons, fossoyeur, prends ta bêche,
Enterre vite, enterre bien
Tous ces vieux partisans de France.

Fossoyeur, la fosse n'est rien :
On enterre pas l'Espérance.

PAUL DÉROULEDE.

NAPOLÉON PREMIER ET LE CURÉ DE RAMBOUILLET.

LES jours où il n'y avait à Rambouillet ni chasse, ni concert, ni spectacle, Napoléon travaillait avec ses ministres ; et le soir, pour compenser un peu la disette de plaisirs, on jouait dans le grand salon carré. Neuf tables chargées de bougies et de cartes étaient dressées à droite et à gauche : au centre était celle destinée à l'Empereur, dans le cas où il aurait voulu jouer lui-même.

Un soir, il alla droit à une table sur laquelle avait été posé un jeu d'échecs :

— Voyons, dit-il à Duroc, savez-vous ce jeu-là ?

— Non, sire.

— Voyez donc si parmi ces messieurs il en est quelques-uns qui veulent bien faire ma partie.

Et l'Empereur, se retournant vers l'officier général avec lequel il discutait déjà, reprit avec lui la conversation interrompue. Pendant ce temps, le grand maréchal s'était mis en quête d'un joueur d'échecs ; mais parmi les personnes présentes, il n'en était pas une qui eut la moindre notion de ce jeu difficile.

L'Empereur demanda alors à Duroc :

— Le maire de Rambouillet est-il ici ?

— Oui sire.

— Priez-le de venir me parler.

Duroc alla prévenir le maire qui s'approcha de l'Empereur.

— Monsieur le maire, lui dit Napoléon, n'avez-vous pas dans votre ville et parmi vos administrés un joueur d'échecs ?

— Sire, nous avons le curé de notre église paroissiale ; mais je ne répondrai pas à votre Majesté qu'il y soit fort habile.

— N'importe, voilà mon affaire. Est-ce un brave homme ? Est-il tolérant ?

— Sire, c'est un digne homme, aimé et respecté de tous ses paroissiens.

— Je veux faire connaissance avec lui, ajouta Napoléon.

Puis, sur son ordre, le grand maréchal sortit.

Un quart d'heure après, on vit entrer dans le salon un bon vieillard aux cheveux blancs, à la figure franche et épanouie ; c'était le curé de Rambouillet. Après avoir été présenté à l'Empereur, qui lui fit un salut respectueux, il lui tourna un petit compliment fort convenable à son caractère et à son âge.

— Monsieur le curé, lui répondit Napoléon, j'ai appris que vous étiez bon joueur d'échecs, je ne serai pas fâché d'essayer ma force contre la vôtre, voyons, mettez-vous là et conduisez-vous en brave

champion, ne me ménagez pas si je fais quelque faute.

— Eh ! eh ! Sire, autrefois je savais jouer ce jeu passablement, répondit le vieux pasteur ; mais aujourd'hui je suis un peu rouillé ; quand on n'exerce pas un art on devient incapable.

— Oh ! ce jeu-là n'est pas un art, c'est une science véritable. Allons, allons, tout rouillé que vous prétendez être, vous me faites l'effet de ne point avoir oublié vos succès d'autrefois. Voyons qui commencera.

Le curé prit place en face de l'Empereur. Napoléon fouilla dans la poche de sa veste, en tira quelques pièces de 20 francs, en mit une sur la table en disant : « Il faut intéresser un peu le jeu, mais il ne faut pas le brûler ; nous allons seulement jouer 20 francs en six tours. » Le vieux prêtre s'était mis aussi en devoir de tirer de sa poche de sa soutane une bourse assez maigre : mais quand il vit la pièce d'or de l'Empereur, il ouvrit de grands yeux, et dit, peut-être pour s'excuser de jouer si gros jeu, car il n'était ni joueur ni riche.

— Sire, il me semble que c'est beaucoup d'argent.

Mais Napoléon alla au devant de la confiance du vieillard, et lui répondit de sa voix la plus affectueuse :

— Monsieur le curé, votre argent est le patrimoine des pauvres et je ne voudrais pas que vous risquassiez la plus légère partie au jeu. Vous allez vous mettre moitié avec Duroc (il désigna le grand maréchal), et votre mise sociale sera parfaitement égale, puisque vous apporterez vous, votre talent, et lui son argent.

— Mais Sire, repartit le prêtre, monseigneur le grand maréchal n'a peut-être pas de mon talent une si bonne opinion que Votre Majesté ; lui qui a l'honneur d'être votre compagnon de périls, doit savoir mieux que personne que vos adversaires ne triomphent jamais.

Cette louange amenée naturellement et débitée avec une bonhomie parfaite, flatta plus Napoléon que tous les discours de Fontanes.

— Monsieur le curé, répondit-il en souriant, moi et Duroc sommes vos paroissiens en ce moment. Ne nous gêtez ni l'un ni l'autre.

Le jeu commença.

Le puissant Empereur en vint aux mains avec le modeste curé, et ce fut un piquant spectacle de voir le grand capitaine, alors dans tout l'éclat d'une gloire que rien ne semblait devoir obscurcir, en tête-à-tête devant un échiquier avec un pauvre prêtre. Celui qui pouvait, à un signe de son épée, faire marcher un demi-million d'hommes d'une extrémité de l'Europe à l'autre, méditait profondément la marche de quelques cavaliers, dont un coup déterminait le déplacement, et il avait pour rival, sur cet innocent champ de bataille, un bon et respectable vieillard.

Il fut complètement battu par le curé, qui gagnait cinq parties de suite avec une dextérité et un bonheur qui ne laissèrent pas à Napoléon le temps de respirer. Quand le moment de se séparer fut venu, quand minuit eut sonné à la grosse cloche de Rambouillet, Napoléon, qui venait de perdre sa cinquième partie, se leva en riant et dit à son adversaire, de l'air du monde le plus aimable :

— Monsieur le curé, vous venez de me donner une leçon : j'en profiterai. J'ai plus appris ce soir à jouer ce jeu-là que depuis vingt ans que je joue.

— Votre Majesté est invincible partout ailleurs, répondit le vieillard, c'est bien le moins qu'elle soit battue aux échecs. Au surplus, Sire, votre défaite tient à la rapidité de votre manière de jouer. Ce mode réussit quelque fois ; mais il n'est pas toujours heureux quand on a en tête un adversaire lent, patient et expérimenté.

Le bonhomme, s'en sans douter, donnait encore à Napoléon une leçon de stratégie. Et, s'approchant du grand maréchal il lui dit à voix basse :

— Monseigneur, sur cette somme, il vous revient de bonne guerre 50 francs.

— Monsieur le curé, répliqua le grand maréchal, gardez-les je vous prie, vous les distribuerez aux pauvres à mon intention.

— Votre vœu sera exactement accompli, monseigneur.

Cependant Napoléon, qui tâchait d'expliquer

à ceux qui l'entouraient les causes qui l'avaient fait perdre, revint auprès du vieillard, et lui dit :

— Monsieur le curé vous m'avez fait passer une soirée charmante, je vous en remercie. Maintenant que vous savez où me trouver, j'espère bien que vous me devez sinon une visite du moins une revanche et j'espère bien la prendre la prochaine fois.

Le curé s'étant incliné en signe de remerciement, l'Empereur changea de conversation, et lui demanda tout à coup : — Quel âge avez-vous ?

— Sire, soixante-douze ans. Voilà bientôt quarante cinq ans que je prie pour la France dans le saint ministère que je remplis.

— Eh bien ! continuez, monsieur le curé, à prier pour elle et pour moi. Nous nous reverrons bientôt, je l'espère.

— Sire, bientôt est le mot, répondit le vieux prêtre, car si votre Majesté daigne me faire l'honneur de m'admettre à sa partie, je n'ai pas de temps à perdre à mon âge, les points sont comptés d'avance, même au jeu d'échecs.

Le héros et le vieux prêtre ne devaient plus se revoir. En 1813, le curé de Rambouillet mourut et l'empire était bien près de succomber.

LA MODE PRATIQUE

SUITE DES NOUVEAUTES PRINTANIÈRES

La façon *lien*, inaugurée sur les chapeaux, gagne les robes. On noue deux lés de la jupe, soit devant, à peu près à mi-hauteur, soit sur le côté. C'est joli, élégant et en même temps très simple. Les coiffures de bal et de mariées prennent peu à peu pointus. Un rien de tulle se mélangeant à la chevelure elle-même les accompagne. — Du reste le tulle continue à faire florès.

Dédié aux messieurs : on coud, pour passer la cravate blanche, une ganse sur la chemise, verticalement derrière, et obliquement devant. Par ce moyen, on obtient la fixité et la correction irréprochables du nœud, sans le secours d'aucune épingle.

Toilette de cérémonie, parrain, garçon de treize à dix-sept ans : pantalon, gilet ouvert à quatre boutons, jaquette à revers ressemblant à l'habit, moins les pans, — en diagonale. Chemise à plastron avec grand col rabattu, cravate blanche, chapeau de soie. Cette tenue, très grand genre, vient d'Angleterre.

Forme de chapeau de paille pour les enfants, nouvellement parue : sorte de cloche à bords plats, calotte élevée ordinairement garnie de soie noire en hauteur sur le côté. — Très gentille aussi, pour les gamins, la casquette à visières en paille bien marine, loutre, ou fantaisie, cerclée de velours.

Le soir, pour danser, de moins en moins de souliers blancs. Même en toilette toute blanche, la chaussure et les bas de couleur sont bien portés. On peut faire teindre les bas de soie pour 1 franc 50. Cela vaut quelquefois mieux que de les conserver indéfiniment dans l'attente du retour de la mode, d'autant que le pied change d'ici là. Je conseille beaucoup aux jeunes danseuses le soulier mordoré, — qui est très doux, de préférence à celui de satin. Outre que celui-ci s'use très vite, il a de grands inconvénients, si par exemple, ainsi qu'il arrive souvent, surtout au sortir des soirées officielles, on a quelque difficulté à rejoindre une voiture par le mauvais temps.

Les fleurs naturelles, plus en honneur que jamais, s'offrent dans des paniers d'apparence assez grossière, mais ornés de rubans superbes. On garnit aussi des cages d'osier doré, renfermant des oiseaux vivants avec des fleurs et des nœuds énormes.

Si vous avez des topazes, améthystes ou autres pierres démodées, conservez-les précieusement. Les bijoutiers de la rue de la Paix les recueillent ; — signe que la faveur va leur revenir.

COUSINE JEANNE.

Un plan de vie. — Marche deux heures tous les jours ; dors sept heures toutes les nuits ; couche-toi dès que tu as envie de dormir ; lève-toi dès que tu t'éveilles ; travaille dès que tu es levé. Ne mange qu'à ta faim, ne bois qu'à ta soif, et tous les jours lentement. Ne parle que lorsqu'il le faut ; n'écris que ce que tu peux signer, ne fais que ce que tu peux dire. N'oublie jamais que les autres compteront sur toi, et que tu ne dois pas compter sur eux. N'estime l'argent ni plus ni moins qu'il ne vaut : c'est un bon serviteur et un mauvais maître. Pardonne d'avance à tout le monde, pour plus de sûreté ; ne méprise pas les hommes, ne les hais pas davantage et ne ris pas d'eux outre mesure, et plains-les. Songe à la mort, tous les matins en revoyant la lumière, et tous les soirs en rentrant dans l'ombre. Quand tu souffriras beaucoup, regarde ta douleur en face : elle te consolera elle-même et t'apprendra quelque chose. Efforce-toi d'être simple, de devenir utile, de rester libre, et attends, pour nier Dieu, que l'on t'ait bien prouvé qu'il n'existe pas. — A. DUMAS.